Le Fou de Dieu

nouvelle

Jean-Claude Marguerite

Le Fou de Dieu

© Jean-Claude Marguerite, 2014
pour le texte et pour l'illustration de couverture

La photographie en couverture a été prise par l'auteur
vers 1970, un 11 Novembre, à Écouché

ISBN: 978-2-89717-756-0

jcmarguerite.com

Jean-Claude Marguerite

Le Fou de Dieu

Ferdinand avait fui le travail de la terre dès l'âge de quinze ans pour vivre à Paris, rue Campagne-Première. Son adresse ne fut connue qu'après son décès. Je ne sais rien d'autre à son sujet, sinon sa mort à Verdun. La famille n'a conservé de lui que le souvenir de celui qui avait quitté la ferme, il n'en subsiste pas d'autre trace que ce nom gravé sur le monument aux morts.

« Ferdinand Murget… l'appelait une fois l'an une orpheline aux boucles sombres qui énumérait les vingt-deux disparus de la Grande Guerre.

— … mort pour la France », répondait en écho un garçon, rouge de visage, qui ânonnait ensuite la liste de l'autre guerre, celle de nos pères.

Au retour de cette cérémonie, j'imaginais mon grand-oncle trônant parmi les portraits photographiques qui, galerie éparse, ornaient les chambres de toutes les maisons. Enfant, leurs figures martiales m'inspiraient une crainte éphémère. Ferdinand portait-il comme eux la moustache ?

Réduire son souvenir à une inscription sur le socle du poilu de bronze peint en bleu horizon qui offrait son torse aux balles m'a toujours paru injuste – Ferdinand s'était sauvé, à mes quinze

ans je l'aimais comme s'il eût été mon véritable aïeul. Aussi, ai-je écrit ce qui doit en rester.

*

Verdun. 5 décembre 1916. Trois soldats partagent quelques brins de tabac. Ils ne parlent pas. Autour d'eux, c'est le silence – dans la tranchée où se reposent leurs compagnons, par-delà les barbelés et les trous d'obus tombés pendant la nuit, tombés pendant le jour, tombés à chaque assaut. À quelques dizaines d'enjambées, c'est la même chose, sous d'autres uniformes. Des hommes échangent des coups d'œil complices, quelques-uns retiennent leurs plaintes, deux ou trois écrivent ou relisent une lettre. Des survivants.

Le tabac est rare, celui-ci mouillé. C'est toujours bon à prendre. Seulement, il faudra attendre deux ou trois jours pour le fumer. Aucun ne le dit, mais ils le savent, tous : oui, c'est bon de penser que l'on fumera dans deux ou trois jours.

L'un d'eux porte une cicatrice au visage, un éclat d'obus, une balafre pas si vilaine. C'est Cabasson. Jules Cabasson. Le seul des trois à ne pas se laisser pousser la barbe, pour bien exposer sa marque, histoire de cracher droit à la face du destin que celui-ci ne peut foutrement rien contre lui. Voilà Cabasson, maître d'école qui dénigre la calotte et jure contre l'Univers, mais qui se signe avant chaque combat. Il ne s'en cache pas. On ne se moque plus de ceux qui crient Maman quand la peur les gagne. Cabasson ne reçoit plus de lettres depuis près d'un an et ses grosses mains tremblent lorsqu'il écrit celles que d'autres lui laissent improviser à leur femme. Et il se rase, chaque matin, blasphémant haut. Et il parle aux enfants qui arrivent dans leurs gabardines démesurément amples de sa voix de confesseur.

L'autre, le plus grand, c'est Muller. Un Parisien de Montparnasse. Ferdinand l'avait déjà croisé, la première fois qu'il accompagnait une fille dans la chambre d'un hôtel. Muller en revenait, se reboutonnant vulgairement tout en beuglant le bien que ça fait, et, dans l'escalier, il avait agrippé de ses mains boudinées les fesses de la respectueuse qui montait. « J'la connais, bonhomme ! Tu vas pas t'ennuyer ! » Ferdinand l'aurait tué, sur le moment. Puis, il s'était ravisé. « La vie, s'était-il dit, c'est ça. Juste ça. »

Ils ne se sont revus qu'à la guerre ; Muller l'a aussitôt pris en affection.

C'est Muller qui a trouvé le tabac, dans un petit sac qu'une ficelle fermait avec précaution, entre les deux tranchées. Le paquet baignait dans une flaque, sans aucun corps de soldat à proximité. Cela, il ne le dit pas ; que chacun imagine sa légende.

Muller n'a pas de prénom. Tout le monde dit Muller et lui-même répète volontiers « Sacré Muller ! » Ses exploits d'avant-guerre sont fameux, ayant été tour à tour, mais parfois dans ses récits tout à la fois, voleur, sacristain, sommelier.

Muller pleure certaines nuits.

Ferdinand ne relève pas les yeux quand le caporal passe près des trois hommes. Sans s'arrêter, celui-ci inspecte le petit paquet qui s'échange, hésite un instant, puis s'écarte. Il va aux ordres, ceux de cette nuit. À quoi pense-t-il ? Pense-t-il aux morts à venir pour ne plus penser aux morts qui l'ont suivi ? Il s'en prend méchamment à une jeune recrue qui laisse sa baïonnette s'enfoncer dans la terre humide du fossé, puis le rassure. S'est-il ravisé que la rouille est la moins avide ?

Ferdinand observe le ciel. L'attaque aura lieu à la tombée de la nuit, sous la pluie et avant qu'entre deux nuages la lune ne trahisse les silhouettes, d'un côté comme de l'autre. Depuis un mois, ce sera le vingt et unième assaut. Trois fois la tranchée a été perdue, trois fois reprise. Deux fois, la tranchée d'en face a été prise, deux fois perdue. Avant-hier, trois hommes ont trébuché contre les barbelés ennemis. Ce matin, au petit jour, un obus a emporté deux soldats et un sergent, sur le côté est. Il n'y a pas eu de corps à corps. Juste l'artillerie, pas longtemps. Le tir était précis, plus puissant que d'habitude. Ont-ils déplacé le canon depuis ?

Le caporal est de retour. Les ordres veulent une victoire. Pour combien de morts ? Le caporal sait qu'il ne doit plus se préoccuper de cela. S'ils ne font rien, le canon les aura tous. C'est déjà beau d'être en vie. Puisqu'il est impossible de reculer – on fusille les déserteurs –, il faudra bien avancer. Les morts, du moins, en auront fini avec la guerre. Les blessés ne se reposeront que le temps de rejoindre les épargnés, tout espoir trahi. Cette guerre, elle, cette guerre n'aura jamais de fin. Le caporal se dit encore qu'il y a beaucoup trop de jeunes recrues. Il pense aussi que ses meilleurs hommes ne croient plus en rien : ils échangent du tabac volé aux morts.

C'est alors, à ce moment indécis de l'attente avant le combat, que Ferdinand se prend à considérer Cabasson comme un personnage de roman. Le maître d'école devient organiste.

> Il officiait à l'église Saint-Sulpice, mais il ne destinait pas son art aux paroissiens. Pas plus qu'à Dieu, qu'il avait jadis imaginé servir. Sa musique ne s'adressait qu'aux anges – ou, plus précisément, aux Innocents, enfants des limbes en qui Dieu méprise de reconnaître Son image. Le « Paisible » ne souriait jamais, bien que son visage fût toujours accueillant, et parlait peu, de crainte de s'emporter. Sa douleur, loin de l'apaiser, ses doigts l'apprivoisaient, la magnifiaient, lui rendaient sa puissance en lui offrant, enfin, un sens. Le déchirement de ses longues digressions harmoniques n'abordait pas les oreilles attentives qui se rassasiaient de son jeu, mais les bannis du Christ qui pleuraient avec lui. Leurs petites larmes éclaboussaient ses partitions de constellations étincelantes, et il fermait les yeux pour les rejoindre dans les silences.

Muller s'approche de Ferdinand. Son grand corps encombré de la lourde capote lui donne les allures d'un gamin qui s'ennuie.

« Alors, lui dit-il enfin… Pas beau, hein ? »

Ferdinand ne répond pas. Il n'y a rien à répondre. Au début, ils comptaient ensemble les assauts ; depuis longtemps, déjà, ils gardent leurs inventaires pour eux. Combien de combats ? Toujours indemnes. Mais cette nuit ? Ils ne croient pas, ainsi que le singe Cabasson, qu'ils sont favorisés par le démon des guerres. Tout à l'heure, ils iront au combat. Sans haine.

Cabasson les rejoint, danse sur place, comme s'il avait froid. Il penche la tête pour surveiller ses pieds, mais son regard se porte sur ses deux compagnons.

« Ça n'avance à rien, tout ça. »

C'est vrai que sa voix est douce, que la colère de ses paroles, que l'évidence pénétrante de son simple propos, que la révolte contenue de leur désespoir à tous coulent dans sa bouche avec des relents de berceuse, et parlent aux âmes d'enfants que l'attente dépouille des artifices de l'âge.

Non, il n'y a rien à répondre. Ils se regardent tous trois un instant, puis s'attardent sur leurs pieds.

> L'organiste conversait avec les petits anges, et plus rien n'existait – une éternité extatique.
>
> L'assistance était plus nombreuse qu'à l'ordinaire, on venait de loin pour l'écouter et des critiques citaient son nom aux offices qu'il accompagnait. L'église prenait des faux airs de salle de spectacle. La piété et le recueillement de son public, respectueux et terrifiants, tentaient de l'envahir, d'asservir la course de ses mains au sens commun. La béatitude qu'inspirait le souffle de ses orgues n'était cependant pas la rédemption parodiée que la foule s'efforçait d'entendre, elle qui n'entendait que des notes. Le Paisible aurait pu s'interrompre, se passer de l'agitation de ses mains trop larges. Rien ne l'atteignait, rien ne l'étreignait plus. Ce n'était plus lui qui jouait, sa musique n'était rien. Il pleurait par elle.

Les trois soldats arrêtent leur danse en même temps. Cabasson s'étire, Muller se frotte les mains, Ferdinand aimerait trouver dans son récit une place pour Muller.

> Muller dans l'escalier de l'hôtel, défiant la vie les mains rivées aux fesses de toutes les femmes à sa portée. Muller qui crevait tellement de solitude qu'il volait ceux qui ne lui avaient rien donné – l'argent à l'orgueil des hommes, le plaisir aux corps des femmes. Et qui pleurait dans son sommeil. Muller, outrancier. Dérobant les pièces que les pauvres abandonnaient au salut de leur âme. Violant les femmes qu'il payait pour ça. Plantant son couteau dans le bide d'un homme qui lui avait manqué de respect, lors d'une vague bousculade – tandis que, à quelques rues de là, le Paisible, guettant l'heure de la moindre affluence, s'asseyait devant le pupitre verni des orgues de Saint-Sulpice, qui restaient muettes, et entonnait son chant secret vers la grandeur.
>
> À son départ pour la guerre, un prêtre journaliste, celui-là qui l'avait déjà baptisé le « Paisible » – alors qu'il ne se montrait qu'impassible –, lui consacrait tout un article, qu'il intitulait « Le Fou de Dieu », et priait, et invitait à prier, pour que le musicien, lui, du moins, fût épargné.

Ferdinand contemple la silhouette de Cabasson. Le Fou de Dieu. L'envie furieuse d'écrire, mais d'écrire vraiment, s'est emparée de lui. Voilà. Ferdinand s'est trouvé. Sa misère, sa dérive, sa perdition – tout s'agence enfin. Il doit écrire, maintenant. Sa colère est au prix de ce chant-là. Sa délivrance, aussi. L'ultime apaisement de l'âme.

Le caporal revient pour donner ses ordres. Muller s'agite. Il tremble, comme chaque fois. Cabasson semble plus petit, trapu – résigné. Il est trop tard pour écrire. Ferdinand ressent pour la première fois le désir de s'enfuir. Jamais la stupidité de sa présence, là, odieusement mêlée à ces hommes en uniformes, qui se battent, qui avancent et qui reculent, qui s'entre-tuent quand on le leur dit, jamais l'insignifiance de la guerre ne lui a paru aussi abjecte, aussi peu humaine.

> À la déclaration de guerre, le Paisible s'était engagé. Le meurtrier aussi. Ils fuyaient tous les deux. Seuls, parmi des milliers. Plier aux ordres ne les changeait pas. Les vociférations imbéciles des sous-officiers, les manœuvres satisfaites de lieutenants imberbes ne les atteignaient pas. Ils obéissaient parce qu'il n'y avait pas de vraie différence avec l'autre vie, celle des civils. La guerre, c'est toute une existence en condensé.

Le caporal les sépare – ce sont eux, dorénavant, les anciens. Ferdinand n'a que dix-neuf ans, Muller vingt-trois et Cabasson vingt-sept. Ils encadrent les bleus qui se tassent contre le mur

du fossé, baïonnettes aux canons. Cabasson est sur le côté est, Muller au milieu. Dix têtes d'adolescents s'alignent entre eux. Ils échangent un regard ; pas une marque de complicité, non, un simple regard. Surtout, ne pas se souhaiter bonne chance.

Ceux d'en face sont prêts.

À l'ordre, il faudra escalader le fossé, franchir les barbelés posés en défense et se hâter sans bruit. La surprise ne durera pas dix enjambées. Peut-être même pas trois. Trois enjambées plus près cependant. Alors, tirer et courir. Zigzaguer pour accroître la difficulté de ceux qui mitraillent couchés, au jugé de toute façon puisqu'il fait nuit. À moins qu'ils se ruent, eux aussi, vers le carnage voulu en criant comme des bêtes.

Le caporal attend le signal. Cabasson dégage de sa main trop lourde la poussière moite qui lui colle à la figure ; il affiche sa cicatrice. Muller tremble. « J'ai la chiasse, quoi ! C'est à cause de ce foutu rata… » explique-t-il à la bleusaille qui ne le croit pas. Ferdinand se presse d'écrire dans sa tête comme l'organiste joue sur son clavier fermé.

> Le Paisible, à l'heure de son premier combat, n'entendait plus les pleurs venus des limbes. Il les contemplait, pourtant, tout autour de lui, et jusque dans les visages des innocents qu'on lui assignait d'assassiner.

La première salve d'artillerie vient d'en face et cogne dans un grand fatras d'immondices, exactement au même endroit qu'au matin.

« Bon Dieu ! Cabasson. »

C'est Muller qui s'est détourné le premier. Les cris des blessés l'aveuglent davantage que la terre projetée dans un brouillard de souillures brunes et grises. Déjà des morts. Le caporal gueule d'y aller. Personne n'avance. Il faut savoir avant. Le nuage de mort se disperse avec lenteur.

Cabasson n'a pas bougé. Il n'a plus de tête.

Le caporal réitère son ordre, debout sur le fossé. Il pense que le canon peut de nouveau rugir, que ses hommes ont trop peur, que ce sont tous des gosses. Quelques-uns le suivent. D'autres ensuite, puis tous.

Sauf Muller, figé sur place. Paralysé. Incapable de rien. Ferdinand vient le chercher. Ou vient pour l'attendre. Il n'en sait encore rien. Ce qu'il sait, c'est que Muller est seul et qu'il ne le faut pas. Ferdinand se penche vers lui et l'écoute. Muller bougonne des plaintes inintelligibles. Il délire. Ferdinand s'assure qu'il n'est pas blessé.

Nouvelles salves. Cris. Coups de feu. Les soldats n'en sont pas aux armes blanches.

Muller se crispe soudain, les yeux horribles – un regard halluciné. Il se dresse et bondit. Ferdinand le suit. Muller ne court pas normalement, ses jambes sont raides ; il court comme un automate de foire, plié en deux.

Ça y est. À coups de baïonnettes, les hommes qui ont tellement peur exorcisent leur folie. Le sang gicle, les cris couvrent le choc des lames.

Muller s'arrête avant de les rejoindre et, sans hésiter, s'enfonce sa baïonnette dans le gras du bide.

Des cadavres jonchent le sol. Dans un trou d'obus, parmi des corps déchiquetés et des décombres d'armes, le caporal s'écroule. Une balle l'a atteint à l'épaule, une autre à la cuisse. Il hurle des ordres que nul n'entend. Il a tout vu.

Ferdinand n'ose pas abandonner Muller. Bien que l'envie de se battre le gagne. Il aimerait aussi le ramener vers l'abri des tranchées. Mais ce serait trop tôt. Muller lui sourit, délivré, avant de s'évanouir. Ferdinand l'embrasse, puisqu'il ne peut plus baiser le front de Cabasson. Autour de lui, le carnage voulu. La bêtise absolue. L'incommensurable faiblesse de l'homme.

Venger Cabasson. Venger Muller. Se venger. Les venger tous. Tuer tous les hommes, incapables de se sauver eux-mêmes.

En silence, Ferdinand se relève.

Une brûlure atroce le fauche alors. Les nuages accompagnent sa chute. D'un coup sec, le soldat extirpe la baïonnette de la cuisse qu'elle vient d'enfiler. Ferdinand ne voit pas le visage adverse, ne tente pas de l'imaginer. L'autre se campe fermement sur ses jambes, exhausse la lame meurtrière. La puissance révélée par la sauvagerie permise l'enfièvre : le corps écroulé n'est qu'une bête à saigner – il lui faut tuer pour en finir vite, pour consommer jusqu'à la lie l'horreur de cette liberté-là. Son arme est toujours dressée quand une rafale l'atteint à son tour. Le corps soudain privé de la fureur chancelle et vacille. Son casque roule jusqu'auprès du visage de sa victime. La pointe en est écornée, avec trois petites taches de rouille. La lune s'y reflète. Les premières gouttes de la pluie annoncée s'y posent, coccinelles engourdies. Les petites bêtes à bon Dieu amorcent une danse lente et se mêlent les unes

aux autres, comme pour un jeu. Les nuages s'assombrissent et les cris s'éloignent. D'autres corps tombent, ou bien leurs ombres. La tête de Cabasson roule dans son vertige, la cicatrice intacte qu'un Dieu vengeur désigne aux hommes qui doutent de Lui. La pluie empêche Ferdinand de s'endormir tout à fait.

> Le Paisible n'avait pas livré combat. Il regardait les uns puis les autres, s'adressait à tous. Les bras en croix, lui qui ne parlait pas, il hurlait. Mais personne ne l'entendait.

Ferdinand se souvient alors de son curé, qui cherchait jusqu'au désespoir, jusqu'au sacrilège, à comprendre pourquoi Dieu tolérait le Mal. Vieux prête qui s'interrogeait face à des gamins insouciants qui ne percevaient rien de la détresse de son message : « Dieu, dans Sa folie, a voulu laisser les hommes libres ! »

Les vivants ramènent les mutilés. Les pertes sont lourdes, la tranchée d'en face n'a pas été atteinte, et Muller dénoncé.

Sous l'empire des cadavres qui le recouvraient et dont le sang mêlé s'écoulait jusque le long de ses plaies, le caporal énumère les noms de ses morts et les noms de ses blessés, et conte leurs chutes absurdes et dérisoires qu'il ne pouvait pas empêcher. Il crie et il gémit, il divague – il les revoit, tomber, les compte et les recompte. Parmi eux, il cite Muller qui se délivre lui-même de cette nuit, comme il cite Cabasson et sa balafre inutile, sans leur discuter la bravoure. Mais il est entendu, et ses propos rappor-

tés. Des brancardiers l'emmènent. Trop tard pour se reprendre, impossible d'expliquer. Ce qui se déroule à présent ne lui appartient plus – mais, dans cet assaut, dans ces tranchées, dans toute cette guerre, tout lui a toujours échappé. Le caporal redoute le sommeil qui mène à sa mort et recommence sa litanie que les ambulanciers ignorent.

Muller a nié, avec sa véhémence coutumière. Les galons de l'officier ne l'impressionnent aucunement, il les vomirait davantage. Cela l'amuse presque de tenir tête au capitaine – sans négliger la satisfaction secrète d'un mensonge bien conduit. Car, quoi ! Le caporal était blessé, délirant ; il faisait nuit et ce n'est rien de parler de la confusion qui régnait alors ; des corps ennemis ont été retrouvés jusqu'aux abords de nos lignes… Dans ce cas, honnêtement, hein ! qui croire ?

Le capitaine ne croit pas Muller – ce soldat ne serait pas le premier. Partout autour de lui, les recrues ont gardé leurs têtes de garçons perdus. Comment pourrait-il en être autrement ? Trop jeunes, novices au feu des armes, sans plus de caporal, sans même un ancien pour les encadrer, ils regardent cet officier avec étonnement, ne songeant pas à arranger leur tenue. Ils n'aspirent qu'à dormir, à oublier, et traînent pour exécuter les corvées. Pourtant, tout à l'heure, avant midi, il commandera un nouvel assaut. Ses soldats n'auront pas eu le temps de se reposer. Il ne faudra pas qu'ils discutent les ordres. Or, déjà, la rumeur de la blessure volontaire de Muller circule parmi les rangs.

Le première classe Ferdinand Murget est entendu en témoignage, mais le capitaine ne cherche plus à savoir. Il n'a pas le

temps pour le doute. Il pense en officier, c'est-à-dire à l'action, donc à la discipline. Il n'écoute ni les réponses ni les silences de Ferdinand depuis que cette évidence s'est révélée : il faut réaffirmer l'autorité. Et pour cela, il n'a plus le choix. Il est capitaine, ni juge ni prêtre. Son rôle consiste à conduire ses hommes au combat ; or, en ce moment, ses troupes sont prêtes à se disperser. Un exemple, voilà ce qu'il leur faut, voilà ce qu'il convient de faire, l'unique décision possible, telle qu'elle s'impose et telle qu'il ne peut plus la reculer. D'autres tâches, également, l'attendent ; sa conscience ne doit pas s'encombrer de cela, elle ne doit pas importuner sa mission. Il appartient à l'action.

> Le Paisible observait le spectacle dérisoire d'un adjudant réprimandant une recrue qui l'avait salué avec retard, et il eut alors une révélation. L'aversion qu'il ressentait envers l'Homme, si prompt à s'épargner le fardeau de ses actes, qu'il ordonnât ou qu'il obéît, lui en inspirait une compréhension si profonde qu'il mesurait, pour la première fois, toute l'impuissance à convaincre ses semblables. « Quelle paix de l'âme pour qui ne craint pas d'être injuste ou d'être servile… »

Muller sera sacrifié à l'ardeur du prochain assaut. Ferdinand refoule son envie de crever l'officier. Mais, ce qui l'étonne, c'est qu'aucune furie ne l'anime. Il ne tremble pas, sa voix reste posée, ses pensées sont claires. Rien de comparable avec la rage subite qui s'est emparée de lui cette nuit – après Cabasson, après

Muller. Non, là, maintenant, il est calme ; l'idée est simple et sans haine, car ce n'est pas un homme qui se tient devant lui et qui lui adresse la parole, mais un officier, la voix qui entraîne à la mort, l'ennemi véritable.

Ferdinand contemple cette envie. Il visualise la stupeur de l'officier, l'effroi des bleus, l'épouvantable désordre ainsi révélé – et la raison recouvrée des civils en abandon d'uniformes. Il scrute alors les yeux de son capitaine, y cherchant l'homme qui doit s'y cacher, incapable de déterminer s'il désire ou non l'y trouver.

Le capitaine surprend un léger rictus. Le soldat qu'il interroge le regarde droit dans les yeux. En d'autres circonstances, cela lui vaudrait huit jours. Mais l'officier ne raisonne pas de manière habituelle. Ce soldat vient pour témoigner de l'innocence de son ami, son insolence le rend suspect – Muller et lui ont tardé à monter à l'assaut ; leurs blessures sont semblables ; ils ont été retrouvés côte à côte ; ils se connaissent depuis avant la guerre. La complicité est établie. Le capitaine peut enfin donner ses ordres et s'en aller, vite.

Ferdinand rejoint Muller, qui dort, son ventre pansé. Ferdinand n'écrit plus l'histoire du Fou de Dieu dont personne n'entendit les derniers cris et qui tomba, les bras écartés, des balles perçant ses côtes et son dos. Il pense à Cabasson, à son corps sans tête, à sa voix qui lui manque. Il revoit les seins ronds de celle que vantait Muller, les genoux d'une fillette du catéchisme qui riait à le voir loucher vers elle, et songe à l'étrange absence de femmes dans les tranchées – jusqu'à se demander si cette absence est responsable, à elle seule, de toute cette tuerie.

Il répond à son curé : « La liberté que Dieu lui abandonne, l'Homme n'en dispose pas pour choisir entre le Bien et le Mal, mais pour se mesurer à la bête. »

Ferdinand s'assoupit enfin, dans l'attente d'être fusillé.

Quand Muller le bouscule, c'est bientôt midi. Dans la tranchée, les soldats s'affairent. Un sergent qu'ils ne connaissent pas, escorté de deux hommes, les observe et attend. Muller insiste. « Lève-toi, Ferdinand. Lève-toi donc ! » Ferdinand se réveille péniblement. Il regarde plus loin dans la tranchée : les bleus prennent position. Pourquoi venir les chercher maintenant ? On ne fusille pas les déserteurs au moment de livrer bataille.

On lui tend une béquille et son calot. Pour aller où ? L'aumônier arrive précipitamment, la mine horrifiée. C'est un brave type, mais il n'a jamais su trouver les mots. Il bredouille des paroles d'impuissance, à défaut de réconfort. Ferdinand ne l'écoute pas, Muller si. Pour Muller, un prêtre, c'est tout l'espoir qui reste ; alors, il s'y raccroche. Mais déjà l'aumônier retourne à sa tâche effarante : tous ces enfants grimés pour la mort.

Ferdinand cherche le capitaine du regard, mais ne le voit pas. Les trois soldats les poussent vers les bleus – maintenant, Ferdinand a compris.

Il pense au loup, quand les hommes le chassent. Au loup qui se bat jusqu'à la fin et qui, lorsqu'il réalise que la fin est arrivée, cesse toute lutte. Et attend – paisible…

Ferdinand regrette de ne pas partager l'héroïsme de son personnage, mais cette fin est sienne.

Les trois soldats ne les brusquent pas, leurs ordres semblent impossibles, pas même vraisemblables. Les jeunes – ils le sont tous désormais – s'écartent à leur passage, le regard baissé.

Ferdinand ne songe plus à rien et ne voit plus Muller, qu'il réconforte cependant en frôlant sa main. Muller est muet. Lui aussi a compris : on ne leur donne pas d'armes.

À présent, tous deux grimpent les premiers barreaux d'une courte échelle pour passer le fossé.

D'en face, on ne doit distinguer que leurs silhouettes hésitantes, qui s'élèvent, seules ; étonnamment lentes. Des éclaireurs ? Des brancardiers ? Les premiers de la nouvelle vague d'assaut ? La vingt-deuxième.

Ferdinand ne détache pas sa pensée de l'image du loup léchant ses plaies : une gravure sur bois qui ornait le livre d'un lieutenant de louveterie, qu'il avait relu deux fois dans la grange en se cachant de son père qui le cherchait pour ses corvées. Le mâle attendait la mise à mort et ne s'occupait que de lui, n'accordant pas un regard à ses tueurs.

Muller a pris appui sur son jeune compagnon. Ils marchent droit devant, en boitant ensemble. Personne ne tire.

Derrière, les ordres fusent. Mais l'étrange spectacle des deux infirmes désarmés rend chacun complice. Le sergent remet les hommes à leurs places ; ils se laissent faire mollement, ne déviant pas les yeux.

Le capitaine redoute de s'être trompé. Non qu'il désire sauver

ces deux anciens, mais il s'interroge : et si c'était le dégoût, et non la discipline, qui triomphait ?

Sa gorge, malgré lui, se serre. Il ne parvient pas à hurler l'assaut.

Muller regrette Cabasson, sa voix jouerait avec des mots qui lui donneraient confiance. Fugitivement, il pense au tabac qu'ils se sont partagé et qu'ils n'ont pas encore fumé : « C'est trop bête », marmonne-t-il enfin.

Le canon d'en face lui répond et emporte un abri, sur le côté ouest.

Le capitaine donne le signal.

Des soldats franchissent le fossé. Ils crient. Des coups partent des deux camps.

Ferdinand retient Muller dans sa chute lente. « C'est trop bête… » Leurs mains restent accrochées l'une à l'autre. Leurs deux corps sont liés. Ferdinand lui parle enfin, mais ne parvient qu'à répéter ses dernières paroles : « C'est trop bête. »

Tout autour, les combats.

Une balle lui défonce le crâne, son corps tourne sur lui-même. La main raidie de Muller le retient, ou l'attire ; Ferdinand retombe sur lui, le visage retourné à la terre.

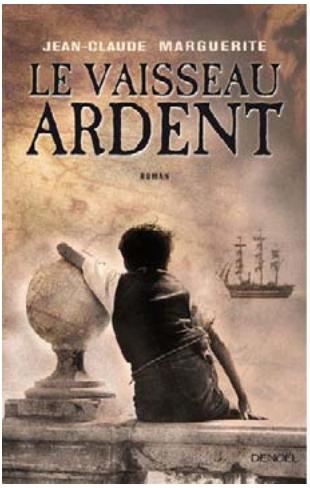
Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur,
nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web
ou les réseaux d'échange et de partage de fichier.
Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie
de cette oeuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon
prévue par les articles L 335-2 et suivant
du Code de la propriété intellectuelle.

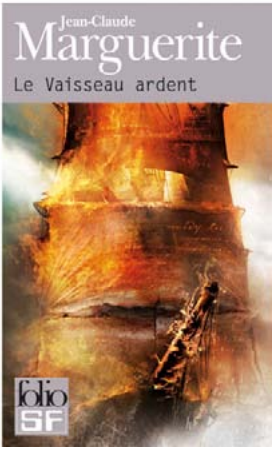
À propos de l'auteur

Né en Normandie en 1955, Jean-Claude Marguerite a été photographe, journaliste, publicitaire. Il travaille aujourd'hui dans l'édition et enseigne la PAO à l'université Paris 3 - Sorbonne nouvelle.

D'un conte imaginé pour son fils, il a tiré ***Le Vaisseau ardent***, écrit sur une période de dix-huit ans.
Ce premier roman a été nommé Coup de cœur 2010 du ***Point***.

Au sommet de sa gloire, l'explorateur Anton Petrack se remémore ses dix ans, dans la Yougoslavie de Tito. Pétri d'histoires de pirates, avec son ami Jak il dévalisait les bateaux mouillant au port, quand ils ont rencontré l'Ivrogne. En échange de mauvais rhum, cet historien fantasque leur a dévoilé l'existence du Pirate Sans Nom, qui a amassé le plus invraisemblable butin sans laisser de trace. Devenu le « Sherlock Holmes des mers », le commandant Petrack a consacré sa vie à rechercher ce trésor aux quatre coins du monde, sans rien trouver. Sinon que, derrière l'énigme du Pirate Sans Nom, se cache une légende en prise avec les mythes les plus anciens, celle du Vaisseau ardent.





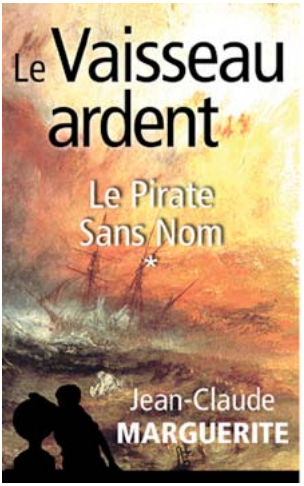
Paru aux éditions Denoël,

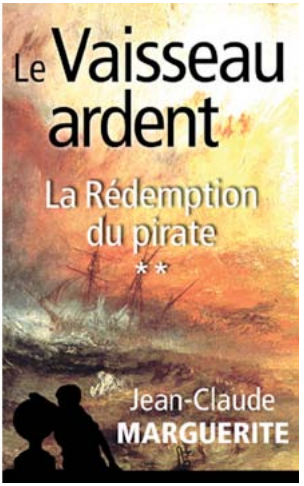
Le Vaisseau ardent a rejoint la collection Folio SF.

Il est également disponible en édition numérique en deux tomes :

Le Pirate Sans Nom

La Rédemption du pirate





Le Vaisseau ardent dans la presse…

« Livre-puzzle qui brasse avec maestria et quelques clins d'œil l'Histoire et les mythes » (Le Magazine Littéraire)

« Un conte initiatique, foisonnant d'aventures » (Le Figaro littéraire)

« Un vrai travail d'orfèvre » (Le Point)

« Une épopée de près de 1 300 pages, splendidement racontée » (Le Nouvel Observateur)

« Un très beau message sur le sens de la vie et la course du monde » (Le Parisien).